

# Écologie :

## maintenant il faut se battre

La situation est si grave qu'on ne peut plus attendre. En janvier, Reporterre et Audrey Vernon ont organisé une grande rencontre à Paris : des comédiennes et comédiens y ont lu des textes forts de Paul Watson, Fabrice Nicolino, Vandana Shiva, Hervé Kempf, Derrick Jensen... Une soirée exceptionnelle, dont voici la vidéo et les écrits. Un concentré d'énergie pour s'engager.

### Un langage plus ancien que les mots

Nombre d'entre nous font l'expérience de communications inter-espèces au quotidien, mais presque personne n'en parle publiquement. Pourquoi certains d'entre nous écoutent-ils, et d'autres non ?

Pourquoi certaines personnes se fichent-elles de ceux qu'elles exploitent ?

Il existe un langage bien plus ancien et plus profond que les mots.

Il s'agit du langage des corps, d'un corps contre un corps, du vent sur la neige, de la pluie sur les arbres, des vagues sur les rochers. Du langage du rêve, du geste, du symbole, du souvenir. Nous avons oublié ce langage. Nous ne nous souvenons même plus qu'il existe.

Afin de maintenir notre mode de vie, nous devons, nous mentir les uns aux autres, et particulièrement à nous-mêmes. Quand nous permettons à des vérités évidentes de passer outre nos défenses et de pénétrer dans nos consciences, elles sont traitées comme autant de grenades roulant sur la piste de danse d'une improbable fête macabre. Nous tentons de rester hors de danger, de peur qu'elles n'explorent, brisent nos illusions, et nous laissent face à ce que nous avons fait au monde et à nous-mêmes, face aux personnes creuses que nous sommes devenues. Nous évitons donc ces vérités, ces vérités flagrantes, et continuons la danse de la destruction du monde.

(...)

Comme c'est le cas pour la plupart des enfants, quand j'étais jeune, j'entendais le monde parler. Les étoiles chantaient. Les pierres avaient des préférences. Les arbres avaient des mauvais jours. Les crapauds tenaient des débats animés, se vantant de la bonne prise de la journée.

(...)

Comme des bruits parasites à la radio, l'école ainsi

que d'autres formes de socialisation commencèrent à interférer avec ma perception du monde animé, et pendant de nombreuses années j'ai presque cru que seuls les humains parlaient. Le fossé entre ce dont j'avais fait l'expérience et ce que je croyais à peu près me perturbait profondément. Ce n'est que plus tard que j'ai commencé à comprendre les implications personnelles, politiques, sociales, écologiques et économiques de vivre dans un monde réduit au silence.

(...)

Tandis que le tissu écologique du monde naturel s'effile autour de nous, peut-être est-il temps de commencer à parler de l'ineffable et d'écouter ce que l'on a jugé inécoutable.

• Texte de : **Derick Jensen**, [« Un langage plus ancien que les mots »](#)

### Mais putain, qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez eux ?

Ce sont les faits bruts : notre planète est en train de mourir.

À vrai dire, elle se fait écarteler et tailler en pièces. Nous sommes au bord d'un effondrement biotique absolu. Il y a des régions de la Chine où on ne trouve plus de plantes à fleurs. Parce que tous les agents pollinisateurs sont morts. Cela veut dire, cinq cents millions d'années d'évolution, envolées. Un effondrement biotique absolu. Nous n'avons plus de terre saine, nous sommes à court d'espèces et à court de temps.

Et le changement climatique catastrophique a déjà commencé.

Nous devons vraiment nous mettre à penser comme un mouvement de résistance sérieux. Parce que c'est une guerre. Je sais que ça dure depuis dix mille ans et que ça fait partie de notre quotidien. Les lumières fonctionnent, les placards sont pleins, mais c'est bel et bien une guerre. Et s'il reste

quelqu'un sur Terre dans un siècle pour regarder en arrière, il ou elle se demandera : « *Mais putain, qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez eux, pour qu'ils ne se soient pas battus toutes griffes dehors, alors que notre unique planète était en train de crever ?* »

Vous aimez tous quelque chose, sinon vous ne seriez pas ici. Quoi que vous aimiez, cette chose est menacée. Aimer est un verbe.

Cet amour doit nous pousser à l'action.

• Texte de : **Lierre Keith**, in : [écologie en résistance](#) (éd. Libres, vol 1, p 76).

### **Dans un prétoire, la vie terrestre a-t-elle le même poids qu'une multinationale ? Nous connaissons tous la réponse.**

Devinette : qu'obtient-on en mélangeant deux États-Nations, une grosse entreprise, quarante tonnes de poisons, et au moins huit mille êtres humains morts ?

La retraite avec salaire complet et avantages afférents.

Voilà ce qui est arrivé au Pdg de la Union Carbide, responsable du massacre de Bhopal.

Comment appelez-vous quelqu'un qui conspire à diffuser du poison dans le métro de Tokyo ? Vous l'appellez terroriste et vous le mettez en prison à perpétuité. Comment appelez-vous quelqu'un qui conspire à diffuser du poison dans les nappes phréatiques

des États-Unis ? Vous l'appellez Dick Cheney.

- *Jean-Pierre Simon agriculteur ayant prêté son tracteur aux opposants à la poubelle nucléaire à Bure a écopé de [deux mois d'emprisonnement avec sursis et six années de mise à l'épreuve](#).*

Les riches sont-ils soumis au même système judiciaire que vous et moi ? Dans un prétoire, la vie terrestre a-t-elle le même poids qu'une multinationale ? Nous connaissons tous les réponses à ces questions. Et nous savons parfaitement, au fond de nous, sinon dans nos têtes, que cette civilisation ne se laissera jamais transformer volontairement. Si vous vous souciez de la vie sur cette planète et si vous pensez que cette civilisation ne cessera pas volontairement de la détruire, en quoi cela influence-t-il vos méthodes de résistance ? La plupart d'entre nous l'ignorent parce que la plupart d'entre nous n'en parlent guère.

(...)

Un changement de tactiques doit se produire si nous voulons construire une résistance efficace. Il est question d'interposer nos corps et nos existences entre le système industriel et toute vie sur la planète. Il est question de contre-attaque.

(...)

Ceux qui viendront après nous, héritant de ce qu'il restera du monde une fois cette civilisation arrêtée – que ce soit à la suite d'un pic pétrolier, d'un effondrement économique ou écologique, ou encore grâce aux efforts de femmes et d'hommes unis dans la même résistance – nous jugeront en fonction de la santé des terres et de ce que nous leur laisserons. Ils n'auront que faire de la manière dont vous et moi aurons vécu, des efforts que nous aurons fournis. Ils n'auront que faire de notre violence ou de notre non-violence. Ils n'auront que faire des larmes que nous verserons sur le meurtre de la planète. Ils n'auront que faire de savoir si nous étions conscients ou pas de ce qui se passait. Ils n'auront que faire de nos excuses pour ne pas agir.

Ceux qui viendront après nous n'auront que faire de la simplicité de la vie que nous aurons eue. Ils n'auront que faire de la sincérité de nos intentions ou de nos actes.

Ils n'auront que faire que nous ayons voté ou pas voté. Ils n'auront que faire des livres que nous aurons écrits sur le sujet. Ils n'auront que faire de la compassion que nous aurons eue pour les PdG et les politiciens qui sont à la tête de cette économie mortifère.

Ils voudront seulement savoir s'ils peuvent respirer l'air et boire l'eau.

• Texte de : **Derrick Jensen**, in : [Écologie en résistance](#) (éd. Libres, vol 1, p 12).

### **Pour un éco-guerrier, un séquoia est plus sacré qu'une icône religieuse**

La culture anthropocentrique a appris à la plupart d'entre nous à considérer ses propres croyances comme sacrées. Ainsi, on considère comme blasphématoire de cracher sur la Pierre noire de La Mecque, de détruire le mur des Lamentations à Jérusalem, ou encore de dégrader une statue au Vatican. Si quelqu'un venait à commettre l'une de ces choses, son sort serait rapidement et

violemment réglé, et une partie de la société anthropocentrique applaudirait sa punition.

Pourtant, lorsque des bûcherons s'attaquent au caractère sacré de ce qu'il reste des forêts de séquoias en Californie, lorsqu'ils dégradent les cathédrales du monde naturel, les mouvements écologistes ne peuvent réagir qu'en lançant des pétitions, en écrivant des lettres ou en envoyant des signes de protestation.

Si, selon nous, les forêts de séquoias sont sacrées, alors nous devons considérer leur destruction comme blasphématoire, et le cas des destructeurs doit être tout aussi rapidement et violemment réglé.

Pour un éco-guerrier, un séquoia est plus sacré qu'une icône religieuse, une espèce d'oiseau ou de papillon est plus précieuse que les bijoux de la couronne d'une nation, et la survie d'une espèce de cactus est plus importante que la conservation de monuments conçus par l'homme, tels que les pyramides. La rage inspirée par ceux qui violent ou attaquent ce qui est sacré doit être canalisée par l'éco-guerrier au travers de la discipline.

Les ennemis de la Terre peuvent uniquement être vaincus par une opposition qui emploie des stratégies et des tactiques plus efficaces. Grâce à ces dernières, la supériorité numérique et la technologie peuvent toujours être battues.

Dans la société anthropocentrique, ceux qui réclament la destruction des créations humaines ou les détruisent sont toujours jugés très durement. Si vous utilisez la technique du sabotage écologique sur un bulldozer, on vous traitera de vandale. Cloutez un arbre, on vous appellera terroriste. Libérez un coyote d'un piège, on vous qualifiera de voleur.

Pourtant, si des humains détruisent les merveilles de la création, la beauté du monde naturel, la société anthropocentrique appelle ces personnes des bûcherons, des mineurs, des promoteurs immobiliers, des ingénieurs et des hommes d'affaires.

• Texte de : **Paul Watson, *Earth Force* (Actes Sud, p. 66).**

**Le sentiment de culpabilité individualiste est un mythe. Nous, en**

**tant qu'individus, ne créons pas les crises**

Une seule personne sensée aurait-elle pu penser que le recyclage aurait arrêté Hitler, que le compostage aurait mis fin à l'esclavage, que couper du bois et aller chercher de l'eau au puits aurait sorti le peuple russe des prisons du tsar, que danser nus autour d'un feu nous aurait aidés à instaurer le droit de vote ou les droits civiques ? Alors pourquoi, maintenant que la planète entière est en jeu, tant de gens se retranchent-ils derrière ces « solutions » tout à fait personnelles ?

Parlons de l'eau. Nous entendons si souvent que le monde va bientôt manquer d'eau. Des gens meurent par manque d'eau. Des rivières s'assèchent par manque d'eau. Pour cette raison, nous devons prendre des douches plus courtes. Vous voyez le rapport ? Plus de 90 % de l'eau utilisée par les humains l'est par l'agriculture et l'industrie. Les 10 % restant sont partagés entre les municipalités et les êtres humains qui vivent et respirent. Les gens (qu'ils soient des gens humains ou des gens poissons) ne sont pas en train de mourir parce que l'eau s'épuise. Ils sont en train de mourir parce que l'eau est volée.

Soyons clairs. Je ne dis pas que nous ne devrions pas vivre simplement. Je vis moi-même assez simplement, mais je ne prétends pas que ne pas acheter grand-chose est un acte politique fort, ou profondément révolutionnaire. Ça ne l'est pas. Le changement personnel n'est pas égal au changement social.

Cette façon de penser incite à injustement blâmer l'individu (et particulièrement les individus les moins puissants) au lieu de ceux qui exercent effectivement le pouvoir dans ce système et pour ce système. Le sentiment de culpabilité individualiste est un mythe. Nous, en tant qu'individus, ne créons pas les crises, et nous ne pouvons pas les résoudre, et cela nous amène à penser de façon suicidaire, nous en venons à croire que nous causerions beaucoup moins de dégâts si nous étions morts. Mais les humains n'abîment pas inévitablement leur environnement, nous pouvons aider la terre aussi bien qu'ils peuvent la détruire, nous pouvons rétablir les cours d'eau, nous pouvons abattre les barrages nous pouvons démanteler ce système politique qui privilégie les riches, ce système économique extractiviste, nous

pouvons détruire l'économie industrielle qui elle détruit le monde physique.

• Texte de : **Derrick Jensen**, [« Oubliez les douches courtes »](#).

## **Construire une résistance avec tout ce qui nous tombe sous la main**

J'ai un jour demandé à un enfant de sept ans : « *Que faut-il faire pour arrêter le réchauffement climatique, causé en grande partie par la combustion de pétrole et de gaz ?* » L'enfant a répondu : « *Arrêter de brûler du pétrole et du gaz !* » À quoi j'ai répondu : « *Tu es bien plus malin que tous les écologistes que j'aie jamais rencontrés.* » Si vous demandez à n'importe quelle personne de 35 ans, raisonnablement intelligente, travaillant dans le développement durable pour une multinationale, vous recevrez une réponse qui, en réalité, est plus apte à aider la multinationale que le monde réel. Quand la plupart des membres de cette civilisation demandent : « *Comment pouvons-nous arrêter le réchauffement climatique ?* », ils ne posent pas vraiment cette question. Ils demandent en réalité : « *Comment arrêter le réchauffement climatique sans arrêter de consommer du pétrole et du gaz, sans arrêter le développement industriel, sans arrêter ce système "omnicidaire" ?* » Réponse : On ne peut pas.

Ou quand les gens demandent : « *Comment sauver les saumons ?* », la vraie réponse est plutôt radicale : retirer les barrages, arrêter l'exploitation forestière industrielle, arrêter la pêche industrielle, arrêter la destruction des océans, mettre un terme au réchauffement climatique. Mais ce qu'ils demandent en fait, c'est : « *Comment sauver les saumons sans retirer les barrages, sans arrêter l'exploitation forestière industrielle, sans arrêter la pêche industrielle, sans arrêter la destruction des océans, sans arrêter le réchauffement climatique ?* » La réponse est : on ne peut pas.

Voyons la chose autrement : que feriez-vous si des extraterrestres avaient envahi la planète, vidaient les océans, rasaient les forêts, construisaient des barrages sur toutes les rivières, bouleversaient le climat, contaminaient à l'aide de dioxines et de divers produits cancérigènes le lait maternel, la chair même de vos enfants, celle de votre partenaire, de votre mère, père, frère, soeur, de vos amis, ainsi que la vôtre ? Si des extraterrestres commettaient tout cela, résisteriez-vous ? S'il

existait un mouvement de résistance, le rejoindriez-vous ? Si ce n'était pas le cas, pourquoi ne le feriez-vous pas ? À quel point la situation devrait-elle empirer avant que vous ne vous décidiez à arrêter ceux qui détruisent la planète, qui tuent ceux que vous aimez, et vous tuent vous-même ?

90 % des grands poissons ont déjà disparu des océans. Quel est votre seuil de tolérance en matière de résistance ? 91 % ? 92 % ? 93 % ? 94 % ? Attendez-vous qu'ils en aient tué 95 % ? 96 ? 97 ? 98 ? 99 ? Pourquoi pas 100 % ? Passerez-vous alors à la contre-attaque ?

(...)

Nous avons besoin de courage.

Le mot courage a pour racine le mot cœur. La pierre angulaire du courage est, bien sûr, l'amour.

Les oiseaux migrateurs et les saumons ont besoin de notre amour car ils sont en train de disparaître, de s'enfoncer dans la longue nuit de l'extinction. C'est à nous de construire une résistance avec tout ce qui nous tombe sous la main : murmures et prières, histoire(s) et rêves, mais aussi nos paroles et nos actes les plus vaillants. Cela semblera souvent impossible, pourtant il faudra le faire. Avec l'amour comme cause première, comment pourrions-nous échouer ?

• Texte de : **Derrick Jensen**, in : [« Écologie en résistance »](#) (éd. Libres, vol 1, p 15).

## **Un monde sans vers ou sans une poignée d'espèces de bactéries serait un monde sans hommes**

Comme dans tout vaisseau spatial, la Terre transporte un équipage et des passagers. Nous, humains, ne sommes que d'humbles passagers. Nous sommes embarqués et passons le plus clair de notre temps à nous divertir. Nous avons tendance à oublier la présence de ce système de maintien de la vie dans le vaisseau que nous occupons confortablement. Plus précisément, nous détruisons l'équipage qui assure le fonctionnement du système. En réalité, nous ne nous soucions guère de cet équipage. Nous traitons ses membres comme des moins que rien, parfois avec dégoût mais le plus souvent avec apathie.

Pourtant, notre existence dépend d'eux. Les bactéries, les algues, le plancton, les arbres, les

plantes en fleurs, les vers, les abeilles, les fourmis et les scarabées, les mouches et les poissons. Ils sont les êtres irremplaçables qui entretiennent le système de maintien de la vie. Ce sont eux qui composent l'équipage du vaisseau Terre, qui nous nourrissent et nous apportent ce qui nous est vital.

En échange, nous les éliminons, nous détruisons leur force de transport, nous les éradiquons, nous les conduisons à l'extinction dans la plus grande indifférence. Cela sans le moindre remords ou sentiment de culpabilité, sans même nous rendre compte de ce que nous faisons. Ils sont insignifiants à nos yeux, sans importance, bien que ces créatures "*inférieures*" nous permettent de rester sains et saufs à bord du vaisseau.

En réalité, ils valent bien plus que nous. Les vers valent bien plus que les êtres humains. Les abeilles et les fourmis, les arbres et les poissons aussi.

Pourquoi cela ? Parce que nous avons besoin d'eux pour survivre mais qu'eux n'ont pas besoin de nous. Les mammifères et les humains en particulier ne participent que très peu à la maintenance du vaisseau Terre. D'une manière générale, les humains sont uniquement des mauvaises herbes douées de conscience. Nous avons beau nous croire splendides, nous avons beau proliférer comme des champignons, nous avons beau nous prendre pour la huitième merveille du monde, la vérité n'en est pas moins que nous existons uniquement grâce à la présence de milliards de créatures de millions d'espèces différentes. Sans elles, il n'y aurait pas d'art, de musique, de poésie, de science, de civilisation. Un monde sans vers ou sans ne serait-ce qu'une poignée d'espèces de bactéries serait un monde sans hommes.

• Texte de : **Paul Watson, *Earth Force* (Actes Sud, p. 177).**

## **Les choses peuvent aussi aller très vite, et au moment où l'on s'y attend le moins**

Comment faire comprendre une science aussi complexe que l'écologie, c'est-à-dire les liens de tout avec tout, l'importance du réchauffement climatique, de la « *perte de biodiversité* », à une population privée de ce savoir, étrangère à cette culture, obsédée par la précarité de sa condition plus que par la dégradation des sols ? Il est difficile

d'admettre que sans prédateurs sauvages, les milieux déséquilibrés deviennent hostiles, contribuent à l'artificialisation du monde, à la confiscation des sites et à la sujétion des citoyens, et qu'il est donc plus important, pour simplifier, de sauver les loups que de gagner 5 % de « *pouvoir d'achat* », ce que personne n'est prêt à entendre sans rire ou sans s'indigner. Lorsqu'on n'aura plus accès à l'eau potable ou à l'air libre, l'âge de la retraite paraîtra pourtant bien secondaire.

(...)

La liberté d'expression ne suffit pas, et dénoncer n'est pas vaincre. Les ennemis de la Terre, eux, agissent. Les partisans de la nature ont le droit naturel d'agir en sens contraire, par la violence ou par la non-violence. En ce qui me concerne, et pour parler franchement, je crois que non seulement le combat écologiste n'est pas près d'être gagné mais qu'il est même déjà perdu. La fascination de l'argent, la soif de pouvoir semblent irrépessibles. La destruction, depuis quarante ans qu'on la dénonce, non seulement ne s'est ni arrêtée ni ralentie mais elle s'aggrave et s'accélère. Y-a-t-il une seule raison sérieuse d'espérer quoi que ce soit ?

(...)

Faut-il alors se soumettre ? Non. Le pessimisme n'est pas une invitation à baisser les bras. L'essentiel n'est pas toujours de gagner un combat mais de le mener, et quand ce sont les scélérats qui triomphent, il y a de l'honneur à perdre.

Les Communistes n'espéraient pas vaincre l'armée lors de la Semaine sanglante. Che Guevara n'avait aucune chance de gagner quoi que ce soit en Bolivie. Les insurgés du ghetto de Varsovie n'avaient d'autre objectif que de mourir les armes à la main. Rien de plus humiliant qu'un combat perdu de n'avoir pas été mené. Peut-être faut-il plusieurs échecs avant un succès. Les choses, après tout, peuvent aussi aller très vite, et au moment où l'on s'y attend le moins.

• Armand Farrachi, in : [\*Écologie en résistance\*](#) (éd. Libres, vol 2, p 27).

## **Qu'est-ce qui est vital ? Sur ce qui l'est, on ne cède pas. Ne pas céder est déjà une victoire**

Il faut tirer la confiance des victoires. Car il y en a, et plus qu'on n'en a conscience. Les zapatistes, en 1994, ont imposé leur autonomie et leur discours.

La contestation à Seattle a lancé le mouvement altermondialiste. En 2000, les habitants de Cochabamba, en Bolivie, ont fait reculer les multinationales de l'eau et lancé le mouvement qui a libéré leur pays de l'oligarchie.

Plus près de nous, les faucheurs d'OGM et des milliers de citoyens ont empêché que les cultures transgéniques ne s'imposent en Europe. La révolte populaire contre le gaz de schiste a stoppé son essor en France et ailleurs. Nombre de grands projets inutiles sont retardés ou arrêtés grâce à une résistance déterminée et populaire.

Il faut raconter l'épopée des victoires, rien ne donne autant d'énergie que le souvenir du combat partagé et remporté, rien n'entraîne autant. Et puis choisir ses batailles. Qu'est-ce qui est vital ? Sur ce qui l'est, on ne cède pas. Ne pas céder est déjà une victoire.

• Texte de : **Hervé Kempf**, [\*Tout est prêt pour que tout empire\*](#) (Seuil, p. 91).

## **Il est temps de passer à une organisation plus sérieuse de la résistance**

Ceux qui croient en l'invincibilité des agresseurs et de leurs systèmes se trompent. Les systèmes de pouvoir sont des créations humaines qui peuvent être détruites par des humains. Ceux au pouvoir n'ont rien de surnaturel ou d'immortel, et peuvent être destitués. Des gens qui disposent de ressources beaucoup moins importantes que les lecteurs de *Reporterre* ont combattu de tels systèmes de domination, et ont vaincu. Il n'existe aucune raison pour que nous ne puissions faire de même. Cependant, la résistance commence par le fait d'y croire, et non par croire qu'on en est incapable. Et certainement pas en essayant d'en dissuader les autres.

(...)

L'histoire fournit de nombreux exemples de résistances efficaces, tout comme l'actualité. Les nationalistes irlandais, les abolitionnistes, les suffragettes – je pourrais continuer ce texte en ne citant que des exemples. Récemment, le Mouvement pour l'émancipation du delta du Niger (MEND), en attaquant des pipelines pétroliers, a mis hors d'état plus de 40 % de l'industrie des combustibles fossiles du Nigeria, et certaines compagnies envisagent même de se retirer de la

région. Si ceux d'entre nous qui sommes les premiers bénéficiaires de ce système d'exploitation mondialisé faisaient preuve ne serait-ce que de 1 % du courage et de l'engagement communautaire et territorial du MEND, nous pourrions être aussi efficaces, sinon plus. Avec toutes les ressources dont nous disposons, nous ne sommes pas capables de trouver mieux que le compostage ? On est en train d'anéantir le monde et de nombreux écologistes persistent à croire qu'il suffit de se déplacer à vélo pour résoudre les problèmes ?

Avant, les peuples indigènes connaissaient l'autosuffisance. Plus maintenant. Aujourd'hui, ils pataugent jusqu'aux genoux dans les déchets industriels. Les populations de poissons ont été dévastées, les gens sont malades et affamés.

Le MEND attaquent directement des infrastructures : ponts, immeubles, entrepôts, plates-formes, pipelines et navires de support. Ils ont réduit les exportations de pétrole du Nigeria d'un tiers. Ces gens ne plaisantent pas. Ils sont très élaborés, ils ont fait des études universitaires, ils ont étudié d'autres mouvements militants. Leur entraînement au combat est si bon qu'ils ont remporté des affrontements contre les forces d'élite du Nigeria et les milices privées de la Shell. (...)

Saviez-vous que les compagnies pétrolières ont leurs propres armées privées ? Je ne sais pas si les gens savent d'où vient le pétrole. On ne peut pas le faire pousser dans son jardin. Il ne tombe pas du ciel comme la pluie. Il doit être arraché au sol. Ce qui veut dire que des gens doivent être arrachés à leurs terres. Ce qui veut dire que ces gens doivent être écartelés. Ce qui est fait par des armées privées.

(...)

Comprenez bien ceci : quelques centaines de gens, bien entraînés et organisés, ont réduit les exportations de pétrole du Nigeria d'un tiers. Le MEND a dit à l'industrie du pétrole : « *Il est évident que le gouvernement nigérian ne peut pas protéger vos travailleurs et vos investissements. Quittez notre terre tant que vous le pouvez ou vous y mourrez.* » Je vous garantis que chaque personne ici présente a plus de moyens à sa disposition que tous les membres du MEND réunis lorsqu'ils ont commencé.

La résistance n'est pas qu'une possibilité théorique. Elle a lieu en ce moment même. La

question est : allons-nous la rejoindre ? Et si nous disions : « *Quittez notre terre ou vous y mourrez* » ? Et si nous le disions sans plaisanter ? Actuellement, un petit groupe de Nigériens pauvres et peu nourris met à genoux l'industrie pétrolière. Ils se souviennent de ce que signifie aimer sa terre et ses communautés – peut-être parce qu'ils ne nagent pas dans les privilèges, mais dans la boue toxique des extractions pétrolières. (...)

Le capitalisme industriel n'est pas invincible. Il ne durera pas éternellement. Il est temps de changer pour passer à une organisation plus sérieuse de la résistance. Et je crois que nous pouvons vaincre.

• Texte de : **Lierre Keith**, *In : Écologie en résistance*, (éditions Libres, vol 1 et vol 2).

### **On ne peut plus reculer, on ne peut plus que se battre**

C'est l'heure, et il n'y en aura pas d'autre. Je veux dire : c'est l'heure, et quand elle sera passée, elle ne reviendra pas. On aime bien comparer l'époque aux plus sombres du temps humain. Et quoi de plus insupportable que la Seconde Guerre mondiale ? Un empire totalitaire, tueur de tant de juifs et de tant d'autres hommes, y fut vaincu grâce à l'abomination stalinienne. Le rapprochement se comprend, mais il est absurde.

Nous vivons bel et bien un moment unique, unique depuis qu'*Homo habilis*, il y a près de deux millions d'années, a ouvert notre chemin. Tout au long de cette aventure inouïe, l'espèce aura constamment avancé. Découvert puis conquis des déserts chauds, des déserts froids, des îles lointaines, des forêts profondes, des marais, des montagnes puissantes comme des plaines immenses, chevauché la mer, chevauché les airs et la terre, chevauché cette vie qu'elle comprenait si mal.

Dumas, notre génial Dumas lui-même, écrivait dans son *Grand Dictionnaire de cuisine*, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ces mots saisissants : « *Dans un cabillaud de la plus grosse taille (...), on a trouvé huit millions et demi et jusqu'à neuf millions d'œufs. On a calculé que si aucun n'arrêtait l'éclosion de ces œufs et si chaque cabillaud venait à sa grosseur, il ne faudrait que trois ans pour que la mer fût comblée et que l'on pût traverser à pied sec l'Atlantique sur le dos des cabillauds.* »

Le cabillaud, pour ceux qui l'ignorent, c'est la morue, poisson si abondant, si généreux, qu'il a fait d'innombrables fortunes du haut de la Norvège jusqu'au pays des Basques. Et nourri son monde pendant des siècles. Dumas, mon si cher Dumas du *Comte de Monte Cristo*, retrouvait, avec la confondante naïveté de son siècle, l'image de cette corne d'abondance nourrissant si bien Zeus lui-même. La mer ainsi que ses poissons n'avaient ni début ni fin.

En 1993 pourtant, le Canada fut contraint d'adopter un moratoire sur la pêche à la morue, jetant des dizaines de milliers de personnes au chômage. Les si fabuleuses réserves du Labrador et de Terre-Neuve étaient bel et bien épuisées. Un quart de siècle plus tard, malgré plusieurs annonces précipitées, la morue n'est pas revenue. Les hommes, comme Dumas en son temps, sont des adeptes de la pensée magique, et mécanique. Beaucoup croient, quand ils y pensent quelquefois, qu'il suffit d'appuyer sur un bouton pour ramener la lumière. Mais un écosystème qui s'effondre meurt, et il se moque de nos si petits désirs et volontés.

Au fond, malgré le déni qui frappe tant des nôtres, nous sommes de plus en plus nombreux à savoir l'essentiel. La route suivie depuis deux siècles et demi — les grands débuts de la révolution industrielle — n'est qu'une terrible impasse. Il ne restera bientôt plus rien qui vaille d'être défendu. Les oiseaux, les primates nos frères, les papillons, les grenouilles, les abeilles nous quittent en masse, sans esprit de retour. La mer est devenue un taudis où l'on navigue au milieu de l'immondice et du plastique. Ses équilibres, vieux de millions d'années, ont été rompus en un siècle de pêche industrielle. La forêt brûle, partout. Le sol, ce badigeon fertile sur quoi tout repose, est attaqué par le sel et l'érosion — deux phénomènes désormais liés aux activités humaines —, empoisonné en profondeur par la déferlante mondiale de la chimie de synthèse. Nous ne serons plus épargnés. Le climat, dont la stabilité relative a permis l'émergence des civilisations historiques, menace de dislocation nos si fragiles édifices. Et la faim, cette horrible compagne, ne manquera pas d'être plus massive quand nous serons dix milliards, quand certains mangeront de la viande et des ortolans tandis que d'autres compteront leurs morts. C'est triste ? Oui, c'est triste. C'est tragique ? Oui, c'est tragique.

Mais moi qui vous ai mis en garde contre les comparaisons hasardeuses, je vous dois ma petite vérité personnelle. Je suis le fils d'un ouvrier communiste, et j'ai été élevé dans le culte de la résistance antifasciste. Celle des Manouchian, celles des maquis. À huit ans, je lisais et chantais à tue-tête — 3.000 fois, 25.000 fois ? — *Le Chant des partisans*, écrit sur un bout de carton qui a fini par se désagréger au bout des doigts.

Nous vivons tout autre chose, mais nous ne pourrions compter que sur la force morale prodigieuse des combattants de 1940, de 1941, de 1942, de 1944, de 1945. J'entends encore les mots d'un des couplets : « *Montez de la mine, descendez des collines, camarades ! / Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades* ». Il ne s'agit pas pour moi d'un chant de guerre, mais d'un appel à l'action immédiate. Et de tous, bien au-delà de nos divergences. J'ai lu ces dernières années *Alias Caracalla*, splendide livre de souvenirs de Daniel Cordier, qui aura bientôt 98 ans. En 1940, il n'est qu'un pauvre crétin royaliste, antisémite, nationaliste enragé. Il va devenir le secrétaire de Jean Moulin dans la clandestinité, bravant tous les risques, sortant des Enfers en sachant qu'il n'y a qu'une humanité, et une seule.

J'ajoute volontiers : et une seule Terre. Assurément, il faut sortir de la mine et descendre des collines, camarades humains. Et ne plus regarder en arrière, car derrière brûlent nos vaisseaux. On ne peut plus reculer, on ne peut plus que se battre. Pour un, pour tous, pour tout ce qui est vivant. Char : « *Hâte-toi de transmettre/ ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance* ». Et puis : « *Tu as été créé pour des moments peu communs* ». Et encore : « *Si tu rencontres la mort durant ton labeur/ reçois-là comme la nuque en sueur trouve bon le mouchoir aride* ».

Qui aime la vie pour de vrai ne saurait redouter la mort.

• Texte de : **Fabrice Nicolino, inédit.**

*Reporterre*

*L'article en entier, avec les références : <https://reporterre.net/Ecologie-maintenant-il-faut-se-battre-14100>*

